

Friedrich-Percyval RECK-MALLECZEWEN (1884 - 1945)*La haine et la honte. Journal d'un aristocrate allemand 1936-1944.***1) Le témoin :**

Friedrich (Fritz) Percyval Reck-Malleczewen est né le 11 août 1884 sur le domaine de Malleczewen, non loin du village de Maleczewo, situé dans le comté de Elk dans le nord de la Pologne. Cette région fait partie de l'Allemagne (Prusse Orientale) avant 1945. Il vient d'une famille de junkers protestants, membres de la noblesse terrienne. Son père, Hermann Reck est un homme politique prussien et détenteur de la propriété foncière de Malleckzewen acheté par son propre père. Hermann Reck est député du parti conservateur au Landtag puis au Reichstag. Sa mère, de nationalité autrichienne et de confession catholique, était issue d'une famille d'industriels originaires de Linz qui s'étaient installés en Posnanie.



Après quelques mois passés en 1904 comme volontaire dans un régiment d'infanterie pour satisfaire son père, il commence des études de médecine à Königsberg qu'il termine en 1911. En 1908 il épouse Anna Buettner, de nationalité russe, de qui il a trois filles et un garçon. En 1912 il fait un voyage de quelques mois à Londres, puis en Amérique du sud et enfin à New York. S'en suit une série de voyages en France, en Italie, dans les Balkans, en Union soviétique et enfin en Afrique en 1925. Il ne participe pas à la première guerre mondiale à cause de son diabète. Reck abandonne sa carrière médicale pour devenir chroniqueur littéraire de la *Süddeutsche Zeitung* à Stuttgart. Il publie des récits de voyage, des romans ainsi que des ouvrages sur la civilisation occidentale. En

1914 il rejoint son épouse à Munich. Il fait l'acquisition en 1925 du domaine de Poing près du village de Truchtlaching dans la vallée de Chiemgau, région en Bavière autour du grand lac le Chiemsee. Il s'y installe en 1933 après son divorce. La même année il décide se convertir au catholicisme, abandonnant son protestantisme natal. Sa vie de fermier écrivain lui permet de se livrer à la musique, l'écriture et aux voyages. Il épouse en 1938 Irmgard von Borcke dont il a trois filles. Sous le troisième Reich il publie ses ouvrages. Monarchiste et aristocrate, il est opposé au national socialisme.

Son biographe, Alfons Kappeler, invite les lecteurs à prendre des précautions avec les informations qu'il donne, sa vie étant jalonnée de mensonges. D'après lui Reck se fait passer pour un aristocrate et prétend avoir été officier pendant la première guerre mondiale ainsi que médecin dans l'armée.

Reck est surveillé par les autorités en raison de son attitude intransigeante, d'ailleurs plusieurs de ses écrits sont interdits. Il est arrêté en octobre 1944 car il ne s'est pas présenté à une convocation militaire pour être enrôlé dans un Volkssturm, et emprisonné pendant une semaine. Le 29 décembre 1944 il se retrouve accusé d'avoir tenu des propos hostiles au régime et il est à nouveau incarcéré. Après des bombardements il se fait transférer en janvier 1945 à Dachau sans procès. Certains témoignages révèlent qu'il est mort de maladie, d'autres qu'il fut assassiné d'un coup de crosse.

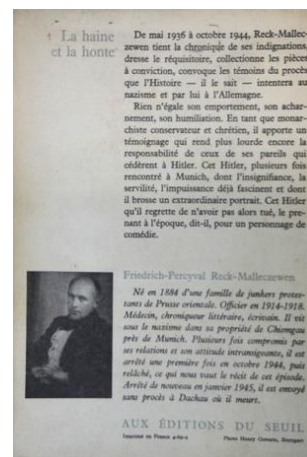
2) Le témoignage, l'œuvre publiée :

Friedrich Reck-Malleczewen cache et enterre la nuit dans ses champs des liasses de papier où il consigne ses observations quant à l'Allemagne de ses souvenirs et celle du national socialisme de 1936 à 1944. Avant sa mort il rassemble quelques uns de ses écrits sous la forme d'un journal nommé *Tagebuch eines Verzweifelten* mis en sûreté dans une boîte métallique. *Tagebuch eines Verzweifelten* ou *Diary of a Man in Despair* est publié pour la première fois en Allemagne en 1947 à Lorch (Bürger-Verl.) avec un préface de Curt Thesing.

En 1966 il est réédité à Stuttgart (Goverts) avec une préface de Klaus Harpprecht avant d'être imprimé plusieurs fois. En 1968 il est édité par les Éditions du Seuil à Paris et traduit en français par Elie Gabey sous le nom de La haine et la honte, Journal d'un aristocrate allemand 1936-1944.

Enfin Francfort (Eichborn) en 1994 le réédite avec un essai biographique par Christine Ligne. Le nombre de réédition accru à partir des années 60 et traduit une certaine demande en ce qui concerne les témoignages sociaux-politiques interne à l'Allemagne lors de la montée et du triomphe du national socialisme.

L'édition française de 1968 débute avec une préface de Luc de Goustine, écrivain, traducteur, journaliste et acteur français né à Paris le 9 janvier 1938. En 1964 il devient conseiller littéraire aux Éditions du Seuil et dirige les collections du domaine étranger européen. Puis il s'engage dans les domaines humanitaire, culturel et politique : il fait parti du comité directeur de la NAR, il a été candidat contre Philippe de Villiers en 1994, président de l'IFCCE et rédacteur en chef de la revue Cité. De 1992 à 1994 il est membre de section au Conseil économique et social à Paris. En 1993 il devient rédacteur en chef, puis éditorialiste et enfin collaborateur à France catholique. Sa préface dans La haine et la honte, Journal d'un aristocrate allemand 1936-1944 permet à cette œuvre de circuler de manière internationale, la majorité des éditions étant allemandes. Luc de Goustine donne une portée conséquente à l'œuvre étant un écrivain de renommée.



Friedrich Reck-Malleczewen condamne avec justesse et passion le national socialisme en ponctuant ses observations d'anecdotes et de souvenirs relatifs à l'empire allemand, la République de Weimar, la montée du national socialisme et la Seconde Guerre Mondiale. Par des arguments de conservateurs et de fervent catholique il fait preuve de lucidité et d'intelligence quant au sort de l'Allemagne.

3) L'analyse :

Friedrich Reck-Malleczewen utilise en permanence une alternance entre anecdotes et les propres commentaires qu'il en tire ; alternance qui lui permet de faire un état des lieux de l'Allemagne de son époque : a plusieurs reprises il fini ses argumentations par « Voilà comment sont les choses à Berlin/à Munich/en Allemagne ». Il est bien informé des affaires du pays ainsi que de la guerre et est indigné par ce qu'il peut voir en se posant une question permanente : « Comment

en sont ils arrivés là ?»

L'un des thèmes importants de Reck dans son journal est le déclin de l'Allemagne. Celui-ci se fait à plusieurs niveaux. Tout d'abord il se produit au niveau du pouvoir où les prussiens et bourgeois sont porté par le nazisme. Il s'agit aussi d'un déclin qui concerne les masses « abruties ». Enfin il cite les industries qui se multiplient en Allemagne et qui détruisent le visage des villes et des campagnes. Reck dans son témoignage parle la plus part du temps à la première personne du singulier. Ce fait change a plusieurs reprises à la fin de ses pensées : il passe souvent à la première personne du pluriel : il se place dans un groupe victime du nazisme et de la décadence des masses, la petite élite où la résurrection de l'esprit est encore possible : il la nomme « notre phalange » aussi à la deuxième personne du pluriel et ainsi il s'adresse directement au destinataire : c'est une mise en garde à la fois pour les générations futures si elles laissent se dérouler cette catastrophe qu'est le nazisme et à la fois pour le régime et Hitler qu'il haie tant.

La haine est un fil conducteur dans les pensées de l'auteur. Elle est présente dans chacune de ses actions, il vit avec elle. Elle marque ses pensées quand il s'adresse directement au régime. Pour l'auteur, elle est nécessaire afin de permettre à l'Allemagne qu'il aime de se repentir. De cette haine découle une vengeance associée à la conviction que Dieu remettra le monde en place. Son sentiment religieux est extrêmement fort, il haï l'ennemi de Dieu, les nazis et Hitler. Reck représente ce dernier comme Satan qui défie en permanence Dieu de quelque façon que ce soit. Son sentiment de haine est persistant mais change de nature en : au final il n'en veut plus aux dirigeants, il s'est calmé et se décourage. La haine est associée à la honte (d'où le titre). Il a honte du comportement de son peuple, du nazisme avec qui il a la nationalité allemande en commun qui attaque l'Autriche détruisant l'ancien lien fraternel présent entre les deux états.

Reck est patriote, il aime l'Allemagne et est témoin de son déclin. Ce déclin le démoralise, il se sent impuissant face à lui. C'est à travers différentes situations sociales qu'il perçoit ce déclin de l'Allemagne et de l'occident en général car il ressent qu'une seconde guerre mondiale est en marche. L'ennemi à combattre est le régime nazi et toutes les autorités qui en découlent. Le régime composé de « maîtres d'écoles tarés et des sous lieutenant rentrés désaxés de la guerre » p.15, d'une bande de dégénérés où les enfants dénoncent les parents (jeunesse hitlérienne). Pour lui Hitler est arrivé au pouvoir car c'est un caprice de l'histoire, un moment de fièvre du peuple présenté comme une usurpation.

Il considère Hitler comme un raté. Il le croise à de nombreuses reprises. Il le voit dans sa voiture et décrit son visage comme lunaire et gélatineux, triste et démesuré, « un personnage sorti d'une

histoire de fantômes ».

Reck a même l'occasion de le rencontrer personnellement. Une première fois en 1920 chez son ami Clemens zu Franckenstein. Il le décrit comme extrêmement colérique et porteur de « l'esprit malpropre d'un raté ». Il le rencontre une seconde fois et à cette occasion Hitler l'inonde de politique et en lui parlant de son livre. Reck est imperméable à ses paroles et la plupart du temps se garde de faire des remarques face à sa « bêtise déchaînée ». Il privilégie l'observation de ce personnage immonde : sa mèche huileuse le fait ressembler à un escroc au mariage, totalement dépourvu de confiance en lui.

Les généraux avides et ambitieux « se prétendent révolutionnaires, en fait ce sont d'affreux petits bourgeois qui ne parviennent pas à oublier le collier de chien qu'ils portaient hier encore », c'est ainsi qu'il parle de Himmler, Goering ou Goebbels.

Il rencontre Himmler en 1934. Il ne rapporte pas de contacts avec les nazis mais livre des descriptions physiques, des observations dans des tavernes ou dans des fourgons partant pour le front.

Reck condamne également les entrepreneurs qui profitent de la situation de l'Allemagne. En juillet 1938, trois hommes travaillant pour les usines Siemens de Berlin veulent construire une centrale électrique sur son domaine. Reck n'ayant pas été informé, il leur demande ce qu'il ferait dans la situation inverse ce qui donne naissance à une vive altercation. Il fait mettre leurs instruments sous clef et reçoit des menaces. Le lendemain l'adjoint du sous préfet vient se plaindre de sa résistance et lui annonce la venue d'une commission composée de Ccnq fonctionnaires bavarois et d'un ingénieur autrichien à la croix gammée. La menace qu'ils font peser sur la vallée est paradoxale avec la volonté officielle de protéger la population rurale.

Selon Reck, ce régime nazi a abruti les masses. Il explique la déraison, le délire d'une population. Cette question pose un véritable problème à l'auteur. Cet état est pour lui le stade terminal d'une grande époque de civilisation où l'humanité se trouve dépouillée de ses biens spirituels. Reck a notamment une discussion avec M (dans ce journal de nombreux noms sont cités seulement par une majuscule), à propos de la psychologie et de la pathologie de l'homme de masse, sujet souvent abordé avec Spengler, philosophe allemand mort en 1936. M pense la technique responsable. Les masses sont endormies par des fêtes pour ne pas réfléchir et entraîne l'humiliation et la mise sous tutelle de la véritable intelligence dont Reck se dit détenteur. Il voit également le peuple enivré, la populace au cinéma qui applaudit et il trouve cela pernicieux, perfide. La mécanisation de la guerre abrutit les spectateurs. L'Allemagne, ivre de ses victoires est frappée d'une folie avide. A Berlin, certains membres de son entourage se moque de lui car il reste terré

dans son domaine et ne rejoint pas cette vague caractéristique. Au cinéma à Berlin, il voit une scène où Hitler se met à danser devant le wagon historique de la vallée de Compiègne, apprenant la capitulation française. Cette scène représente pour Reck la personnification du dégoût et de la honte de son peuple. Il se souvient également des haut-parleurs de Rosenheim à travers lesquels la population entend la dernière offre de paix d'Hitler à l'Angleterre en discours triomphant. Dans cette foule ivre de succès, il se sent plus seul que jamais.

Reck souhaite plus que tout la fin du régime nazi et de Hitler. Il considère même que si cela pouvait le permettre, il mourrait dix fois. Il ne se considère pas au dessus de la mort et la craint aussi, mais il haït plus que tout le national socialisme. Il trouve déjà qu'il y a une mort ambiante en Allemagne. En ce qui concerne la mort dans son entourage, elle touche quelques uns de ses proches amis qui tombent malades et la population de sa région lors des débuts des bombardements. Tous ces aspects, l'auteur les illustre par les récits qu'il entend par le biais d'amis, de discussions de café ou dans la presse même si, il l'affirme, elle est contrôlée par Goebbels.

Friedrich Reck-Malleczewen commente également le passé avec une certaine mélancolie. Fervent monarchiste, il ne colle pas la responsabilité du nouveau régime à l'empereur ou à Bismarck et à de nombreuses reprises est en contact avec des acteurs et témoins de cette période. Il mentionne aussi le traumatisme qu'a été la première guerre mondiale à travers d'autres témoignages que le sien.

L'arrivée de la guerre et le succès rapide des Allemands apparaît pour l'auteur comme une accélération du déclin du pays. Il craint que cette folie ne s'étende. Mais dans un second temps il voit la guerre comme une possible libération, un espoir, à la vue du changement de rapport de force en faveur des Alliés.

D'abord excédé par le comportement de joie en ville en faveur des succès du Führer, il se met à l'écart. Au moment où l'Allemagne se fait bombarder et décline la population dans le cadre du village de Reck, il se réjouit, mais pas de manière ostentatoire. L'Allemagne, à tous les niveaux se rend compte que le régime nazi va tomber et cela entraîne différentes réactions : ceux qui sont contre le régime sans s'opposer à lui se réjouissent, certains connaissent des moments d'hystérie face à l'arrivée des Américains et des Anglais. Une femme du village, raconte Reck, accourt chez lui paniquée en lui demandant ce qu'elle devait faire de ses enfants. Il est également témoin d'une acceptation de la défaite de la part de la Gestapo, ce qui l'étonne grandement.

En 1938 pendant qu'il entend des bombardiers survoler sa propriété lorsqu'il écrit lui donne l'impression que l'attaque de l'Allemagne est d'une puissance mondiale. En 1942, il voit les premiers

bombardements de Munich. Il compare le ciel à une gigantesque lueur d'incendie. De nombreux morts par asphyxie sont à déplorer pendant que les chefs s'enfuient dans des abris luxueux. La veille il parle avec H des atrocités du front et de la bestialité humaine à laquelle il doit désormais faire face.

En 1943, Reck voit la première attaque d'escadrilles américaines contre Ratisbonne. C'est son premier contact direct avec la guerre dit-il. Il voit des parachutistes sauter d'un avion qui s'écrase et prend sa voiture à leur rencontre. Il ne trouve que l'épave ainsi que des morceaux humains. C'est chez son ami W que quelques américains ont réussi à atterrir et sont ensuite capturés.

Les bombardements créent une débandade et une hystérie au sein de la population. En 1943, dans la petite gare de Haute Bavière, Reck en est témoin. Il voit des hordes de gens qui se bousculent pour grimper dans les trains et une femme qui a gardé le cadavre de son enfant. C'est pour lui une époque de l'histoire de l'Europe qui touche à sa fin. La technique se pavane une dernière fois de façon atroce dans un fond d'Apocalypse.

L'expression de la violence de guerre de Reck se fait par l'intermédiaire des bombardements. Il ne voit pas des combats au front mais des attaques ponctuelles à partir de points éloignés. Un autre type de violence de guerre est celle commise par le régime envers le peuple allemand, la violence de la terreur. Il apprend qu'il y a onze guillotines en Allemagne qui fonctionnent avec cadence. Les gens qui osent s'opposer au régime, voir ceux qui sont suspects passent par le bourreau sans procès et cela s'accélère parallèlement à la folie qui s'empare du pays. Cette violence déclenche la peur et parfois le suicide. Reck en 1938 observe un SS se jeter du haut d'un hôtel. Ce dernier avait participé à un complot contre Hitler. Il y a également une folie de l'emprisonnement dont Reck fait les frais en Octobre 1944 puis en décembre 1944. Dans l'atmosphère lourde et sombre de sa petite cellule Reck angoisse à propos de la mort et ne cesse de se demander qui peut l'avoir dénoncé et pour quelles raisons.

En ce qui concerne l'emprisonnement, l'auteur voit en 1941 un premier convoi de prisonniers russes. Les prisonniers sont entassés et massés dans leurs excréments. Il semblerait qu'il y ait plus de respect envers le prisonnier américain. En 1943, lorsque des américains se posent près du village de Reck et qu'ils sont emprisonnés les réfugiés leur crachent au visage mais le soldat allemand qui les accompagne leur interdit cet outrage. Les troupes alliées sont vues comme des libérateurs. Pour Reck, il y a encore du bon en Allemagne. C'est l'un des facteurs qui le fait tenir, il reste en Allemagne des hommes censés qui ne sont pas tombés dans l'ombre nazie. Il sait qu'Hitler

va payer pour toutes les atrocités qu'il a commises et l'arrivée des Alliés le conforte dans cette idée.

Ces alliés constituent sont entourage, sont « groupe primaire ». Il est composé de Clemens zu Franckenstein, surnommé Clé. Il a été directeur général des théâtres royaux et « un des dernier gentilhomme allemand ». Le cousin de Clé fait aussi parti de ce groupe, Erwein Schönborn, propriétaire terrien, petit fils du chancelier Hohenlohe. Il a abandonné une carrière de juriste pour devenir chirurgien. Reck défini ce groupe comme un groupe d'amis unis par le sport et les évènements vécus en commun mais surtout par l'espoir de temps meilleurs.

Reck a également des relations avec des intellectuels, aristocrates et bourgeois qui constituent un cercle plus large mais moins proche de lui. Le philosophe Spengler en fait parti. S'y trouve également Friedrich von Mücke, le prince héritier Rupprecht de Bavière, un économiste nommé sous les initiales de Pfl., un certain L., fonctionnaire du Ministère des Affaires étrangères, le riche et populaire Hans Albers, Max Mohr un médecin, paysan et bon skieur qui a aimé sa patrie. Il est aussi en contact avec Jannings, acteur bourgeois qui voit en la catastrophe mondiale une « gêne pour sa sieste », M von K ancien ministre et collaborateur de Bismarck qui lui parle de ses aventures de guerre. Il est en relation avec le russe Kotsja Leuchtenberg russe qui connaît bien le monde occidental, Paul Wiegler dernier collaborateur des Ullstein, la princesse Friedrich Leopold, une relation de ses beaux-parents et le père de Stauffenberg qui tenta d'assassiner Hitler.

Il est également en contact avec des gens qui ne sont pas du même avis que lui. Reck est assez ouvert puisqu'il s'agit d'intellectuels. C'est le cas de l'économiste Pfl., mais aussi de L. qui se moque de ses raisonnements compliqués et qui il explique tout par une crise d'Hitler. Il en est de même pour un certain Nklk., dont une de ses lettres a été recopié par l'auteur et qui la commente. C'est jeune homme inoffensif, souriant, d'une famille bourgeoise de Rhénanie, mais qui représente la dégénérescence morale de la jeune génération selon Reck.

Les rencontres faites à la gare, dans les trains composent des situations sociales nombreuses pour l'auteur qui voyage beaucoup entre les différentes villes d'Allemagne. Ce sont des lieux de passage. D. est son compagnon de voyage en 1939 dans le train pour Munich, il était commandant dans la compagnie d'Hitler lors de la guerre mondiale, il le décrit comme l'idiot de la compagnie.

L'auteur joue de ses relations afin d'être en permanence averti de ce qui se passe dans le parti. Notamment par un officier de Traunstein lorsqu'il est accusé d'être mêlé au complot du 20 juillet. Il doit chercher des gens qui ne le dénonceront pas mais il est arrêté l'année suivante en 1944.



Bibliographie

- Hélène Camarade, Ecritures de la résistance, Le journal intime sous le Troisième Reich, Préface de Peter Steinbach, Presse universitaire du Mirail, Interlangues, Toulouse, 2007.

Aislinn LALANNE-PELERIN (Université Paul-Valéry Montpellier III)